

HISTOIRE POPULAIRE

ANEC DOTIQUE ET PITTORESQUE

DE NAPOLEON

ET DE LA GRANDE ARMEE. (1)



Les Autrichiens avaient été chassés de Brescia, et l'armée française s'était élevée à la hauteur de son jeune général en chef. Au commencement de cette seconde campagne, on avait vu une division entière, celle du général Gueux, rester quarante-huit heures sans prendre de nourriture, et cependant n'en pas moins continuer de marcher de combattre et de vaincre. A Lonato, de vains efforts avaient été tentés pour déloger l'ennemi d'un plateau qui dominait le champ de bataille ; l'avantage de la journée était compromis : Napoléon pousse son cheval jusqu'à l'avant-garde, commandée par Masséna, et donne rapidement des ordres dont l'exécution doit assurer la victoire.

En ce moment arrivait la division Gueux, moins affamée de pain que de gloire, marchant à la baïonnette, parce qu'elle avait brûlé toutes ses cartouches. En passant près du groupe de l'état-major général, un chasseur quitte son rang, et s'approchant du général en chef :

— Citoyen général, lui dit-il à demi-voix, il faudrait placer quelques pièces de canon là, où vous êtes, et envoyer une demi-brigade là-bas, sur le flanc droit de votre cavalerie ; autrement nous sommes perdus, et vous aussi.

— Tais-toi, malheureux ! et retourne à ton rang.

Telle fut la réponse de Napoléon. Il avait ordonné précisément les deux mouvements si hardiment conseillés par le jeune soldat, qu'il suivit des yeux jusqu'à ce qu'un tourbillon de fumée l'eût dérobé à ses regards.

Une heure après les Français occupaient le plateau, et les Autrichiens forcés de

battre en retraite, se repliaient sur Gavarado. Le soleil se couchait ; nos troupes allaient trouver quelques repos au bivac ; mais Napoléon, préoccupé d'une idée fixe, fait mettre la division Gueux sous les armes. Il passe lentement dans les lignes interroge du regard toutes les figures, sans qu'aucune parole sorte de sa bouche. Arrivé à la fin du dernier rang, une expression d'impatience se peint sur son visage : il n'a pu reconnaître celui qu'il cherche ; et, revenu devant le front de bataille, il demande d'une voix élevée :

— Quel est le chasseur qui, ce matin, a osé quitter sa compagnie pour venir me parler, au moment de combattre ?

Personne ne répondit.

— Eh bien ! reprend Napoléon, qu'il la quitte encore, et qu'il vienne à moi ; cette fois, je l'y invite.

— Citoyen général, répondit alors une voix grave, il manque à l'appel ; nous étions coude à coude, un boulet l'a coupé en deux.

Napoléon, visiblement ému, ôta son chapeau et s'écria :

— Soldats ! c'était un brave !

Puis, se retournant vers le chef de cette demi-brigade, placé à ses côtés, il ajouta tristement :

— Si c'était moi que le boulet eût emporté ce matin, ce chasseur aurait pu me remplacer ce soir.

On n'eut l'explication de ces étranges paroles que lorsque le général en chef rentré à Lonato, raconta à Masséna devant d'autres officiers généraux, le court dialogue qu'il avait eu avec le jeune soldat, mort si glorieusement. Resté à Lonato avec son quartier général, Napoléon n'avait gardé avec lui qu'un bataillon et l'escadron des guides, qui lui servait d'escorte. Tout à coup une division autrichienne, dont on ne soupçonnait pas la présence, cerne la ville ; les Français ont à peine eu le temps de prendre les armes, qu'

[1] Voir nos quatre dernières livraisons.